

**HOMÉLIE DONNÉE LORS DE LA CÉLÉBRATION DE LA CÈNE DU SEIGNEUR
Jeudi 14 avril 2022 - Cathédrale Saint-Louis de Blois**

La Cène du Seigneur le Jeudi Saint est un moment de souveraine puissance, mais encadré et éclairé par deux autres moments d'abaissement vertigineux.

Le Jeudi Saint est un moment de souveraine puissance, et l'évangéliste saint Jean le souligne avec force : « *Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu...* » On a l'impression qu'arrive à son terme une visite de Dieu dans notre monde, une parenthèse au terme de laquelle il va retrouver sa transcendance et sa majesté. Il est venu, et maintenant il repart. Un peu comme dans l'Ancien Testament où d'une manière très anthropomorphique on nous montre Dieu qui se penche un instant vers la terre pour voir ce qui s'y passe et ce que font les hommes, et pour les punir s'ils commettent le mal.

Mais prenons le temps de mesurer cette souveraine puissance : car, comme le remarque saint Augustin, « *ayant à parler de la si grande humilité du Seigneur, [l'évangéliste] a voulu souligner d'abord sa grandeur*¹. » Jésus est vraiment au sommet de son pouvoir royal, le Père lui dit « *tout ce qui est à moi est à toi* », il a tout pouvoir en ce monde, c'est pourquoi saint Jean insiste : « *Le Père a tout remis entre ses mains.* » Or c'est précisément lorsqu'il est en pleine possession de ce pouvoir que Jésus choisit délibérément de ne pas en faire usage et de s'abaisser plus bas que terre, en lavant les pieds de ses disciples.

En plus de la nécessité pratique de se laver les pieds avant de s'allonger pour le repas, nous pourrions avoir affaire ici à un geste d'ablution comme on en pratique couramment dans la Bible avant de s'approcher de Dieu. Ainsi dans le livre de l'Exode : « *Tu feras pour les ablutions un bassin de bronze... Tu y mettras de l'eau, avec quoi Aaron et ses fils laveront leurs mains et leurs pieds. Quand ils entreront dans la Tente de la Rencontre, ils se laveront avec de l'eau afin de ne pas mourir ; de même, quand ils s'approcheront de l'autel pour le sacrifice (...), ils laveront leurs mains et leurs pieds afin de ne pas mourir* » (30, 17-21). Mais il y a une énorme différence entre ces prescriptions rituelles courantes et ce qui se passe ce soir : dans les rites d'ablution comme dans les gestes de la vie courante, c'est l'homme qui se purifie lui-même, tandis que l'initiative de laver les pieds des disciples revient à Jésus, et à lui seul. Les disciples n'y sont pour rien et sont complètement pris de court : ils voulaient agir pour Jésus, et c'est Jésus qui agit pour eux.

À ce moment-clef, Jésus est en pleine possession de son pouvoir royal, et il a pleine conscience de ce pouvoir et de ce qu'il a à faire. Il *sait* que le Père a tout remis entre ses mains ; il *sait* qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu. C'est dire qu'aucun des gestes qu'il accomplit, aucune des paroles qu'il prononce, ne sont laissés à l'improvisation. Il est le maître des temps et des moments, y compris du moment de son arrestation et de tout ce qui suivra. À l'inverse, Pierre et les autres apôtres voudraient être actifs et acteurs, et s'en découvrent incapables. Ce n'est pas pour eux le moment de faire, c'est le moment de se laisser faire. Or ils ne savent pas se laisser faire : il leur

¹ SAINT AUGUSTIN, *Traité LV sur l'évangile de Jean*, 6.

faudra beaucoup de temps et d'épreuves traversées pour l'apprendre. Et dans l'intervalle, ils auront renié et abandonné Jésus.

C'est donc Jésus qui a l'initiative. Mais le paradoxe de ce moment et de ceux qui suivront, c'est, je l'ai dit, qu'étant au sommet de sa puissance, il n'utilise pas cette puissance pour convaincre ses amis et foudroyer ses ennemis : il en fait usage pour s'abaisser, pour s'anéantir. Jésus est vraiment le contraire des puissants de ce monde qui, lorsqu'ils disposent d'un pouvoir, n'ont qu'une obsession : s'en servir, même si c'est pour écraser les autres. Jésus, lui, ne reçoit ce pouvoir que pour l'abandonner, ou mieux : pour se comporter en serviteur. « *Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous avez raison, car vraiment je le suis. [Mais] moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds.* »

Dès ce moment donc, à cette heure où nous sommes, Jésus dépose son vêtement, lave les pieds de ses disciples, puis reprend son vêtement. Ce qu'il vient de faire pourrait sembler n'être qu'une parenthèse, un geste un peu fou avant un retour à la normale. Mais dans un instant, à Gethsémani, il fera plus encore que de déposer son vêtement : il déposera sa dignité. Il ne cherchera pas à se cacher comme nous avons tendance à le faire quand nous allons mal et que nous perdons pied. Au contraire, comme l'écrit un théologien contemporain, « *les apôtres se [trouvent] devant un Jésus méconnaissable. Celui qui d'un seul geste faisait cesser le vent, qui chassait les démons avec autorité, qui guérissait toute infirmité, [sera] maintenant réduit à un état pitoyable, et c'est lui qui [demandera] du secours* »² : « *demeurez ici et veillez avec moi* » (Mc 14, 33 s.). Charles Péguy commente en ces termes : « *Ce n'était point un maître qui parlait à des élèves (...), c'était un homme qui parlait à des hommes (...). C'était une révélation d'homme à homme, d'un pauvre être misérable à un pauvre être misérable, (...) et à tous les pauvres êtres misérables que nous sommes.* » Et se prosternant devant le Père, Jésus se présentera moins en fils qu'en suppliant : « *Père, s'il est possible...* ». Charles Péguy commente encore : « *Il retrouve ici la prière qu'il a lui-même enseignée aux hommes, lui-même inventée dans le temps de sa prédication, (...) lui-même arrêtée, trouvée, enseignée sur la montagne (...) [et cela] au moment même où homme il avait le plus besoin de prière, où il avait un besoin maximum de prière, (...) lui-même comme homme il retrouve cette prière, car à lui-même aussi, à lui-même homme il se l'était aussi enseignée.* » Mais ce n'est plus « *ce beau rythme de fleuve et cette continuité, mais une prière brisée, saccadée, affreuse, dans cette nuit tragique, la même prière fragmentaire, brisée par le tragique de cette nuit.* »³

Jésus humilié dans la posture de l'esclave, Jésus brisé dans la détresse de Gethsémani : voilà les deux moments qui introduisent et qui clôturent ce soir du Jeudi Saint. Et entre les deux, entre le lavement des pieds et Gethsémani, il y a ce dont Paul nous parle dans la deuxième lecture, faisant écho aux évangélistes Matthieu, Marc et Luc, ce qui est le fruit de cet abaissement et de cette brisure, à savoir le don que Jésus fait de lui-même dans le mystère eucharistique : car Dieu ne peut se donner en restant enfermé dans sa transcendance ; il ne peut se donner qu'en s'abaissant.

² Raniero CANTALAMESSA, *La vie dans la seigneurie du Christ*, tr. fr. Cerf 2001, p. 54.

³ Charles PÉGUY, *Gethsémani*, dans *Œuvres en prose complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1992, t. III, p. 730-759.

Dans ce moment décisif, la réaction de Pierre nous est utile, car c'est fondamentalement la nôtre. « *L'image que Pierre se fait du Christ, écrit un autre théologien, ne tolère aucune idée d'abaissement ou de service*⁴. » « C'est juste pas possible » comme aiment dire les jeunes : Pierre admettrait tout à fait que Jésus lui demande de lui laver les pieds, mais le contraire n'est pas possible car c'est le monde à l'envers. Il est beaucoup plus déstabilisant d'avoir en face de nous un Dieu qui se met à notre service que d'avoir en face de nous un Dieu qui nous demande de le servir. Mais si nous ne sommes capables de discerner que le Dieu qui nous demande de le servir, nous resterons en position de surplomb lorsqu'il viendra vers nous dans la personne des pauvres : car nous penserons que c'est nous seuls qui avons quelque chose à leur donner, et nous oublierons qu'eux aussi ont des richesses à nous donner. Nous n'accepterons pas de leur être redevables, et nous passerons à côté de Jésus.

Il faut remarquer que dans sa réponse à la protestation de Pierre, Jésus ne tente absolument pas de le convaincre : en effet, ce n'est pas par un raisonnement qu'on arrive à la conclusion que ce monde à l'envers a du sens, qu'il nous dit qui est ce Dieu qui ne nous regarde pas du haut du ciel mais s'abaisse plus bas que nous. Ce n'est pas un raisonnement, c'est une conversion qui n'est pas possible sans l'Esprit Saint. Il s'agit d'accepter non de faire, mais de me laisser faire : « *si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi* » ; il s'agit d'accepter le don que le Christ me fait de sa vie, pour pouvoir entrer à mon tour dans la même logique de vie : « *c'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.* »

Dans ce dernier repas, les disciples ont appris quelque chose de nouveau sur Jésus, quelque chose qu'ils devaient absolument savoir avant que la passion ne commence. Quelques phrases plus loin que notre extrait d'évangile, Jésus emploie d'ailleurs le verbe « savoir » en s'adressant à eux : « *Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites* » (13, 17). C'est un savoir qui naît d'une expérience, l'expérience du Christ Serviteur. Jésus *savait* que Dieu lui avait tout remis, et il a choisi de s'abaisser pour ne pas retourner seul auprès du Père, offrant sa vie en sacrifice pour nous y conduire avec lui. Il a choisi d'entrer en manque, en besoin, pour nous enrichir de sa pauvreté. Désormais, les disciples *savent*, et nous *savons* nous-mêmes ce que nous avons à faire : heureux serons-nous si nous le faisons.

⁴ Jean ZUMSTEIN, *L'Évangile selon saint Jean (13-21)*, CH – 1204 Genève 2007, p. 27.